

T 563, 18

La Marraine

Cette version a été publiée dans Paris Centre du 16 octobre 1909 sous le nom de Gilbert Cloquet. Il est probable — et c'est le parti de Paul Delarue puisqu'il l'a retenue dans son fichier — que Millien l'a donnée au journal et que le journaliste l'a arrangée. Le journal ne fait en tout cas pas référence à Millien, contrairement aux autres contes que Paris Centre a publiés la même année avec sa signature.

Il y a de cela de si longues années qu'on en a oublié la date... En tout cas, cela se passait chez nous, en Morvan.

Au pied du château féodal qui couronnait, nid d'aigle, la vieille Montagne, se tapissait, humble et vieillotte, la chaumière de Jacques Sauvageot.

Celui-ci y vivait depuis de longues années avec sa femme, ses enfants... et la misère. Cette dernière croissait avec le nombre de ceux-là... et maman Sauvageot allait vite en besogne.

Or il y en avait déjà huit de ces petits qui se pressaient chaque jour, affamés devant une table souvent trop frugale. C'était un crève-cœur pour la mère de voir souffrir ses enfants. Cependant on s'en serait tiré encore à la chaumière sans un détestable défaut de Jacques... : son amour excessif pour la bouteille...

Tout en bas de la Montagne, au village du Seu, tictaquait un moulin qui pour lui était néfaste. Il n'en ressortait qu'en titubant ; et comme souvent il avait à descendre au village c'était, souvent aussi, dans la chaumière, là-haut, des disputes et des cris... auxquels succédaient les larmes de la mère qui pleurait sur sa misère et les souffrances de ses enfants...

Et voici qu'un matin de printemps un neuvième bébé ouvrit ses yeux bleus à la lumière du jour...

Jacques ne se désola pas pour si peu..., il était habitué à ces incursions au sein de sa famille... Quand il eut embrassé le poupon :

— A faudra le baptiser, dit la mère.

— Ma fouais, comme nous dio not' pôvre mère, os'ra quertien¹, reprit Jacques.

— Ma, y o lai marraine que m'embête. Laivou qu'y n'y ont eu decreucé eune ? Las parents, las voisines, lais *raisniées*, a y on toutes été ai leur tor. Ai ct' heure...²

— Ne t' casse pas lai tête por lai marraine, y m'en çarge.

Le lendemain, Jacques descendit au village. Naturellement il fallut "trinquer" au joyeux événement.

Comme il vidait avec le meunier une dernière chopine, il pensa à la marraine qu'il avait presque envoyée à tous les diables :

— Tounare, vouaichi lai gnué et pis y n'ont pas enco troué lai *mauvaille* mère. Qu'on qu'y n' vont faire³ ?

— Te t' fas d'lai bile bin *mau* indûment, dit le meunier. Ai tai place, i iras dret d'vant mouai et au premé *bounot* qu'y rencontreras au traivars du c'ming y yo diras⁴.

¹ = *Ma foi, comme disait notre pauvre mère, il sera chrétien.*

² = *Mais, c'est la marraine qui m'embête. Où n'avons pas été en décrocher une ? Les parents, les voisines, les aînées y ont été tous. À cette heure...*

³ = *Tonnerre, voici la nuit et puis je n'ai pas encore trouvé la mauvaise mère ! Comment nous allons faire ?*

— Tins, t'é e p'tête bin eune bonne idée ; i n'o raivo pas sonzé⁵.

Et dans le soir tombant, Jacques Sauvageot partit en quête de sa marraine. Sans doute l'offre était bizarre, et les vapeurs du vin aidant, peut-être aussi bizarrement faite, car plus de vingt femmes qu'il rencontra lui rirent au nez aux premiers mots...

Il allait se décourager quand, arrivé à la côte des Montarons, soudain, à un détour de la route, une dame l'aborda. Il n'aurait jamais osé lui parler, aussi ce fut elle qui l'interpella :

— Eh bien ! toi qui depuis ce matin cherche une marraine, tu ne me proposes pas cet honneur à moi... ?

— Oh ! bèle dame, v'êtes bin trop riche por veni *cée* du pôvre monde coume nous rautes⁶.

— C'est précisément parce que je suis riche que je veux t'être utile. Compte sur moi ; demain je serai marraine de ton dernier-né et je te promets, après la cérémonie, un cadeau. Adieu.

La dame disparut et Jacques, en montant, se demandait s'il avait ou non rêvé. Le lendemain, le baptême se fit. Au retour de la cérémonie, la marraine attira à l'écart Jacques Sauvageot.

Arrivés à l'endroit de leur rencontre de la veille, la fée (c'en était une, bel et bien) tira de dessous son manteau une nappe de toile fine qu'elle tendit à l'homme :

— Voici mon cadeau. Il est vrai que tu ne le mérites pas. Mais je fais cela pour ta famille que ton ivrognerie conduit à la misère ; et aussi pour voir si tu es capable de faire un sacrifice pour tes enfants.

Jacques exulta et — tyrannie de l'habitude — ce furent, immédiatement, des bouteilles que son imagination lui fit apparaître sur la nappe. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les grandeurs, et d'un cristal si clair, où le vin pétillait, exquis...

Pour Jacques, quel joyeux retour, quels rêves !... Il passa devant le moulin tentateur, et il faisait chaud. Vraiment, un jour de baptême, un seul verre, debout, y avait-il grand mal à ça ?... Il entra, but un verre, puis deux, puis... puis, s'enivra.

Quand il était ivre, taciturne d'ordinaire, il devenait très bavard et une demi-heure plus tard le meunier et la meunière savaient l'histoire de la marraine et de la nappe merveilleuse.

Ils substituèrent adroitement cette dernière à une des leurs, portèrent leur hôte ivre mort dans une chambre voisine, et étalèrent le cadeau de la fée sur la table, sans oublier de lui commander ainsi qu'elle l'avait indiqué :

— Nappe, fais ton devoir !

Ils n'avaient pas plus tôt dit ce mot magique que s'étalait devant eux une argenterie superbe avec des vaisselles où fumaient des mets rares et des cristaux remplis jusqu'aux bords d'excellents vins. Et ce fut, ce soir-là, au moulin, le plus pantagruélique des festins...

Le lendemain, dégrisé, Jacques rentra chez lui et son premier soin fut de rassembler devant la nappe qu'il croyait être encore celle de la fée, sa famille affamée.

— Nappe, fais ton devoir !...

Hélas ! rien n'apparut et l'ivrogne en fut quitte pour essuyer de la part de sa moitié une formidable algarade.

Après quoi, il s'en fut retrouver la marraine.

— Je ne t'ai point trompé, lui dit celle-ci, mais c'est toi qui n'a pas été fidèle à ta promesse. Cette fois encore, je serai indulgente. Prends cet âne, il t'enrichira. Tu n'auras qu'à dire pour cela : « Âne, fais ton devoir ! » et aussitôt, tu ramasseras plus de pièces d'or que tes

⁴ = Tu te fais de la bile bien mal indûment. A ta place, j'irais droit devant moi et au premier bonnet que je rencontrerai au travers du chemin, je lui dirai.

⁵ = Tiens, t'as peut-être bien une bonne idée ; je n'y avais pas songé.

⁶ = Oh ! belle dame, vous êtes bien trop riche pour venir chez du pauvre monde comme nous autres.

poches n'en pourront contenir. Mais profite de la leçon d'hier et ne remets pas les pieds au moulin. Va !

Jacques partit, bien résolu cette fois à rejoindre sa famille au plus vite et sans aucune halte. Mais il faisait chaud encore, la côte est rude qui monte à la Montagne et... le meunier était sur sa porte :

— Oh ! Jâco, on o bin fiar auzédé ⁷ ! (Oh ! Jacques, on est bien fier, aujourd'hui !)

Et pour ne pas être fier, Jacques entra, but, s'enivra... et raconta son histoire et le second présent de sa marraine..

Il y avait à l'écurie du moulin un vieux bourricot étique et galeux, qui ne servait qu'aux enfants, quelquefois, pour conduire une "fournée", pas trop loin. C'est lui que monta Jacques, le lendemain, pour regraver la côte des Montarons, cependant que le baudet de la fée prodiguait ses trésors à l'adroit meunier.

— Foune, ne dis pus ran. C'te fouais laie, i n'ont das récus. Tan mouai vit' un panié et piée, ouvre tée deux *reuillots*⁸. (Femme, cette fois, nous sommes riches, vite une corbeille, et regarde)

Il avait l'air si convaincu que la femme vint avec un paillon très grand et les enfants entourèrent leurs parents.

— Âne, fais ton devoir !

Et voici que — coïncidence remarquable — tombèrent un à un, dans le paillon que tenait maman Sauvageot... de magnifiques et tout naturels marrons !...

Jacques n'eut le temps que d'esquiver une magistrale paire de gifles que lui destinait maman Sauvageot et s'en fut retrouver la "Marraine".

Il se jeta à ses pieds, pleura sa faute et jura ses grands dieux de ne plus boire. Son repentir fut si sincère que, cette fois encore, la fée pardonna.

— En considération de tes enfants, je veux bien te soumettre à une troisième épreuve. Prends ce bâton. Va et entre au moulin !...

— Qu'on que t'é dis ⁹??...

— Oui, entre au moulin et fais-toi servir à boire !...

— Y dis que çai y a. Y n'ont l'magot¹⁰.

— Tu réussiras bien si tu observes bien mes prescriptions. T'étant fait servir à boire... tu boiras !

— Oh ! voui dâme !...

— Tu boiras, mais pas trop. Si tu t'enivres, tu es perdu. Tu feindras seulement l'ivresse. Tu diras mon troisième cadeau ; on te conduira à la chambre voisine d'où un quart d'heure après tu redescendras. Ce sera le moment d'agir ou plutôt de laisser agir, car c'est ton bâton qui fera la besogne... Va !

Tout se passa comme il avait été dit. Jacques partit, entra au moulin, but et joua parfaitement son rôle d'ivrogne. (Il l'avait si souvent répété dans sa vie !) Ayant dit l'histoire du bâton merveilleux, il feignit de dormir. Le meunier et la meunière l'emportèrent dans la chambre accoutumée et revinrent précipitamment, impatients d'éprouver la vertu du bâton merveilleux.

— Bâton, fais ton devoir !

Miséricorde !... La magique formule ne fut pas plutôt tombée des lèvres du meunier que, sur son dos et celui de sa chère moitié, s'abattit la plus terrible bastonnade qui jamais n'ait troublé tic-tac de moulin. Ce fut, pendant quelques minutes, des hurlements affreux.

⁷ La traduction de Paris Centre est entre parenthèses.

⁸ = Femme, ne dis plus rien. Cette fois là, nous avons des écus. Tend-moi vite un panier et puis, ouvre tes deux yeux !

⁹ = Qu'est-ce que tu as dit ?

¹⁰ = Je dis que ça y est. Ils ont le magot.

AM 479 Parler du Morvan (Partiellement)
Millien, *Paris Centre*

Enfin Jacques entra. Ils se précipitèrent à ses pieds, suppliants, sous la bastonnade qui redoublait, criant merci et confessant leurs vols.

— Y o ben mâs beillez mé lai néppe et l' bourricot¹¹.

Le meunier alla à l'écurie, accompagnée toujours du bâton justicier. Il amena l'âne devant la porte du moulin. Cependant sa femme avait pris dans l'armoire la nappe et l'avait déposée devant Jacques. Celui-ci s'assura de l'authenticité des susdits objets et fit signe au bâton. La bastonnade cessa.

Alors, montant sur l'âne, la nappe dans sa poche, il s'en fut, laissant aussi penauds que tannés le meunier et sa femme.

Il ne s'est jamais enivré depuis, car cette aventure lui avait fait comprendre que l'ivrognerie est mère de bien des maux, sans compter la misère, et que la sobriété, au contraire, est une richesse.

Sa chaumine est devenue une belle maison. Il y vécut heureux avec les siens. Il eut encore beaucoup d'enfants et sa sobriété lui permit d'atteindre l'âge de cent ans !

Gilbert Cloquet

Publié dans Paris Centre du 16 octobre 1909. La notation originale n'a pas été conservée par Millien et le nom de l'informateur ne figure pas dans les manuscrits folkloriques.

Copie pour le fichier ATP par G. Delarue¹².

Catalogue, II, n° 18, version F, p. 422.

¹¹ = *C'est bien, mais rendez-moi la nappe et le bourricot !*

¹² « Arrangé », comme l'a noté Paul Delarue sur la fiche ATP correspondante.